

September 11, MoMA PS1, New York, du 11 septembre 2011 au 9 janvier 2012

Vanessa Morisset

Number 75, Spring–Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morisset, V. (2012). Review of [*September 11, MoMA PS1, New York, du 11 septembre 2011 au 9 janvier 2012*]. *esse arts + opinions*, (75), 76–76.



Jeremy Deller, *Unrealized Project for the Exterior of the Carnegie Museum*, 2004-2011, MoMA PS1, New York, 2011.

photo : Matthew Septimus, permission du MoMA PS1, New York

September 11

MoMA PS1, New York, du 11 septembre 2011 au 9 janvier 2012

Que peut montrer une exposition à New York sur le 11 septembre ? Les images qui ont déjà tourné en boucle sur toutes les télévisions du monde ? Des traces de destruction, comme au mémorial de Ground Zero, ou au contraire des éléments de reconstruction, notamment celle bien réelle d'un New World Trade Center ? Chacune de ces options aurait donné lieu à une exposition convenue et probablement sans grand intérêt. Le commissaire de *September 11* au PS1, Peter Eleey, a choisi une tout autre solution, remarquable, qui fait de la catastrophe le point de départ d'une réflexion rétrospective sur l'historicité du regard. Pour la plupart antérieures à 2001, les œuvres sélectionnées offrent des possibilités de réinterprétations chocs, provoquant un enchaînement de questions sur l'image de l'Amérique, celle que les Américains souhaiteraient avoir d'eux-mêmes, celle que leur renvoie le monde.

Non pas que les œuvres présentent des signes avant-coureurs du 11 septembre. C'est plutôt la catastrophe qui révèle des composantes jusqu'alors passées inaperçues. L'emballage de deux immeubles de Manhattan par Christo, *Two Lower Manhattan Packed Buildings (2 Broadway And 20 Exchange Place) Project* (1964-1966), ne présageait pas la destruction des tours jumelles mais, après le 11 septembre, le projet exprime une agressivité iconoclaste insoupçonnée.

La banderole de Jeremy Deller réalisée pendant la guerre en Irak où l'on lit « Mission accomplished » (*Unrealized Project for the Exterior of the Carnegie Museum*, 2004-2011) résonne ici avec une arrogance démultipliée par l'ironie de l'artiste.

Dans le contexte de l'exposition, l'œuvre la plus saisissante est sans doute la photographie de William Eggleston, *Untitled (Glass in Airplane)*, from *The Los Alamos Portfolio* (1965-1974), digne d'une publicité pour une compagnie aérienne. Dans la cabine ensoleillée d'un avion, une personne dont on ne voit que la main remue tranquillement les glaçons de son apéritif. Scène d'une vie moderne et confortable, instantané parfait de *l'american way of life*, cette photographie incarne une insouciance désormais obsolète. On ne peut en effet s'empêcher d'imaginer que, quelques instants après avoir vidé son verre, cette personne pourrait disparaître dans le crash d'un attentat.

En suggérant de telles réinterprétations, le commissaire de l'exposition réalise un véritable travail curatorial, en ne se substituant ni à l'artiste et sa créativité, ni à l'historien et sa scientificité, comme c'est trop souvent le cas, mais en invitant le spectateur à s'interroger sur le rapport entre l'histoire et le regard qu'il porte ici et maintenant sur les œuvres.

[Vanessa Morisset]



Bouchra Khalili, *Mapping journey #5*, 2009, Marian Goodman Gallery, New York, 2011.

photo : permission de l'artiste

You Have Been There

Marian Goodman Gallery, New York, du 13 décembre 2011 au 21 janvier 2012

L'existence de chacun est marquée par les départs, les retours d'un lieu à un autre et la signification que prennent, au fil du voyage, ces différents mouvements. La proposition de Marie Muracciole, intitulée *You Have Been There, départs, bifurcations*, regroupe dans une exposition collective les œuvres, entre autres, de Chantal Akerman, Jeff Wall, David Goldblatt, Yto Barrada, Dan Graham et Gerard Byrne. L'installation *Mapping Journey*, de l'artiste marocaine Bouchra Khalili, résume à elle seule cette volonté de perturber la cartographie traditionnelle en révélant la complexité des trajets migratoires contemporains. Arrêt sur image. Écran vidéo.

Sur une carte géographique de l'Europe en plan fixe, entre une main tenant un stylo. La main se met à tracer sur la carte un trajet décrit par une voix. La voix est celle d'un homme qui alterne dans la même phrase du français à l'arabe. Un Immigrant. Déraciné. L'homme qui se raconte – et qu'on ne verra jamais – vient d'Algérie. Il a quitté son pays à l'âge de 12 ans dans l'espoir de rejoindre l'Italie, où il espérait vivre une vie meilleure. Après un détour par la Russie et 1500 euros perdus aux mains d'un passeur escroc, le garçon est arrêté. Quatre mois de prison plus tard, le migrateur, toujours mineur, reprend la route, cette fois sans papiers. Le crayon descend jusqu'en Afrique, à Abou-Simbel, où il se fait cueilleur de fruits. Comment parvient-il à traverser les frontières sans papiers ? Aucun détail. Juste l'incroyable accumulation de revers du périple qui le conduit vers l'exil.

Hypnotisé par le récit, le visiteur avance dans l'espoir de voir ce périple géographiquement déformé trouver enfin un port d'attache. Mais après quelques années, le voyageur avoue son envie de rentrer chez lui pour en finir avec l'errance. Khalili présente, en parallèle à sa vidéo, des tableaux monochromes où les trajets décrits dans la vidéo sont transposés en constellations de papier. Trois topographies de destins, sur fond bleu, évoquent ainsi des cartes du ciel. Comme si ces parcours sacrificiels offraient à ceux qui leur ont survécu le droit à une constellation.

L'approche documentaire donne à l'ensemble des bandes et aux autres récits, racontés dans autant de langues, la force troublante du réel. L'une après l'autre, ces vies d'errance démontrent un désir d'immigrer qui aboutit presque toujours à l'échec. Absurdité et idéalisation d'un ailleurs meilleur, toujours sujet aux ravages que chaque exil entraîne.

La simplicité du dispositif et la justesse des personnes choisies confèrent à l'œuvre une dimension métaphorique. En ces temps de mobilité extrême, ces récits viennent bousculer notre conception du voyage et de l'immigration. Une réflexion plus que nécessaire pour faire advenir la solidarité humaine dans un monde où la misère n'a plus de frontière.

[Jennifer Alleyn]